

A la visiter ;  
Alors qu'une Belle  
Ainsi nous appelle ,  
Peut-on résister ?  
Me voilà sur l'onde  
Mobile & profonde ;  
L'esquif vole & fait ;  
La tranchante rame  
Pousse & fend la lame ;  
Le Nocher conduit.  
L'eau nous environne ,  
Jaillit jusqu'à nous ,  
Ecume & bouillonne ,  
Sans être en courroux.  
Mon cœur , ni ma tête  
N'y peuvent tenir ;  
Prêt à défaillir  
Je veux qu'on arrête....  
Mais qui le pourroit ?  
La nef plus rapide  
Sur la plaine humide  
Glisse comme un trait.  
Je meurs , je succombe ,  
C'en est fait , je tombe  
Sur un banc voisin....  
*Terre , terre , terre ,*  
Retentit soudain ,  
J'ouvre la paupière....  
Et j'arrive enfin.

ISLES fortunées.

Toujours ceurronnées  
 De verts citroniers ;  
 Superbes palmiers,  
 Jasinins , grenadiers,  
 Qui bordez la plage,  
 Qui couvrez ce port,  
 C'est sous votre ombrage  
 Que je cours d'abord !  
 Sur un promontoire  
 Bientôt je gravis,  
 Et là j'établis  
 Mon observatoire.

En noirs escadrons  
 Je vois mille Thons  
 Flotter sur les vagues,  
 Et vers nos *madragues*  
 Pesamment nager ;  
 Le troupeau sans crainte  
 Dans ce labyrinthe  
 A su s'engager,  
 Les *chambres* se ferment  
 Les pièges enferment  
 Cent monstres marins...  
 Les canots accourent,  
 Soulèvent, entourent  
 Les filets tous pleins ;  
 Les captifs be rdi sent,

S'agitent , frémissent ,  
Se roulent , se glissent ,  
Jusqu'au bord des flops ;  
Sur les Maelors  
Les ondes jaillissent.  
D'énormes poissons  
Les bargues s'emplissent  
Les chants des Tritons  
Dans l'air retentissent ;  
Les Buccins mugissent ,  
A leurs rauques sons  
De loin applaudissent  
Les autres profonds.  
Là-bas sur la grève ,  
Maint Pêcheur achève  
D'amener ses rets...  
Avançons auprès ;  
La capture arrive ;  
Je vois sur la rive  
Glisser , frejiller ,  
Bondir & hriller  
Dorades charmantes ,  
Soles éclatantes ,  
Et Rougets sanglans ,  
Et *Vives* piquantes  
Et *Mulets* volans ,  
Vivantes marée ,  
Sardine azurée ,

Délicat anchoi,  
Subissez ma loi ;  
Il faut que je dine ;  
De votre chaire fine  
Çà , régalez-moi,  
Midi nous rassemble ;  
Les Pêcheurs ensemble  
Au bord de la mer  
Nagent dans la joie.  
Feu brillant & clair  
Prépare leur proie ;  
Un flacon de vin,  
Bien rouge, bien sain,  
Rafraîchit dans l'onde ;  
La tasse d'étain  
Sert à tout le monde ;  
Une planche ronde  
( Que nous entourons  
Assis sur le sable )  
Est le plat, la table ,  
Et nous la chargeons  
De ces mets si bons  
*Cuits sur les charbons*  
Et de cents poissons  
Bouillis pêle-mêle  
Dans l'eau maternelle,  
Par les vieux patrons.

Sur ces tapis d'algue ,

Sopha de Thétis ,  
Où je suis assis ,  
Je vois de la Malgue  
Les coteaux fameux  
Par leurs vins fumèux,  
Lorsqu'en sa colère  
Le tyran des mers  
Lance dans les airs  
L'humide poussière  
De ses flots amers ,  
Le sel de cette onde  
Fertile en vertus ,  
Echauffe , féconde  
Ces plans dont Bacchus  
Fit présent au monde.

Quel autre tableau  
S'offre à ma lorgnette.  
Changeant de pinceau  
Changeons de retraite.  
De ce roc voûté  
Qui se creûse en *balme*  
D'où l'œil enchanté  
Fuit sur la mer calme ,  
Dans le double azur  
D'un horison par ,  
D'une mer tranquille  
Au nord de mon Isle  
J'apperçois surgir ,

## M E R C U R E

Marcher & grossir  
 Sur le dos des ondes  
 Vingt nefz vagabondes  
 Qu'un heureux zéphyr  
 Pouffe à voiles pleines  
 Dans ces vastes plaines,  
 Que je vois blanchis.

La flotte s'avance  
 En belle ordonnance,  
 Et rapidement  
 Tout en loüvoyant,  
 Elle gagne une anse,  
 A l'abri du vent...  
 Ses cris d'allégresse,  
 Ses blancs pavillons,  
 Ses bruyans canons,  
 Une folle ivresse,  
 Le son du tambour,  
 Tout dit à la tour  
 Des rades maîtresse,  
 Son heureux retour.  
 La tour la signale;  
 La Flotte Royale  
 Mouille tout au autour  
 De ce beau séjour.  
 Soudain de nos villes  
 Des ports d'alentour,  
 Cent bateaux agiles

Que presse l'amour,  
 Volent auprès d'elle,  
 On crie, on appelle,  
 Et c'est lui, c'est elle,  
 Dieux, il est vivant,  
 Est dans cet instant  
 De crainte mortelle  
 Tout ce qu'on entend.

O CHÈRE Patrie!  
 Pénates sacrés,  
 Amis adorés,  
 Famille chérie!  
 Peut-on vous revoir  
 Sans verser des larmes?  
 Que ce doux espoir  
 A pour moi de charmes!  
 Est-il un mortel  
 Que ne réjouisse  
 Et que n'attendrisse  
 Le toit paternel?  
 Revoit-on son frère  
 Et sa tendre sœur,  
 Revoit-on sa mère,  
 Presse-t'on son cœur,  
 Sans croire au bonheur?

M A I S l'or des étoiles  
 Émaille les airs;  
 La nuit de ses voiles

## MERCURE

Couvre l'Univers,  
 Phœbé rayonnante  
 Se lève, & tremblante  
 Se peint dans les mers  
 Que son globe argente  
 De brillans éclairs,  
 Au sein de la ville  
 Il faut retourner,  
 Il faut sillonner  
 Ce bassin tranquille,  
 Au bruit des clairons,  
 Au bruit des trompettes,  
 Et des clarinettes  
 D'accord nous voguons,  
 Et vers nos retraites  
 Nous nous élançons.

(Par M. Béranger.)

PORTRAIT D'IRÈNE, à Mme la  
 Comtesse DE L\*\*\*.

*Bionda testa, occhi azzuri, e bruni cigli.*

AU rivage de Nice, & sous les plus beaux cieux,  
 Naquit la jeune Irène; & son âme & ses yeux  
 De la Nature annoncent le sourire;  
 Son œil fut animé par un rayon d'azur,  
 Et son âme s'ouvrit au souffle le plus pur

De cet air doux qu'on y respire.

Sous ses pinceaux l'Albane eût rassemblé  
Ce joli nez, ce front, cette beauté complète,  
Ce cou d'ivoire & ce trésor voilé

Que la pudeur soumet au joug de la toilette.

A la glace du soir laissons-en le tableau ;

Doit-on peindre ce qu'on devine ?

J'y brisé mes regards ainsi que mon pinceau,

Et mieux que lui la gaze le dessine.

Images de son tein, emblèmes de ses jours,

Les roses du plaisir, le lys mélancolique,

De ses traits délicats colorent les contours ;

C'est un ensemble heureux de la Vénus antique

Et du plus jeune des Amours.

Dans nos salons remplis de glaces, de bougies,

De nos Vénus du soir les pâles effigies

D'un épais vermillon restaurent leur beauté ;

Mais d'un léger carmin que sa fraîcheur efface,

En ranimant sa joue, Irène nous retrace

Un matin de printemps auprès d'un soir d'été.

Tour-à-tour sa parure est brillante, ingénue ;

Tantôt à ses cheveux la gaze suspendue

D'une robe-sultane effleure le satin ;

Tantôt sa tresse blonde imite avec mollesse

La grâce, la fierté, l'élégante paresse

De l'amazone du matin.

Charmante à tous momens, belle à toutes les heures,

Elle plaît, elle touche, elle enchante à la fois

C vj

Quand vers la fin du jour l'écho, de ses demeures,  
Répète sa brillante voix ;

Dans les tons élevés d'une scène sublime,  
Vingt fois le mot d'amour enflamme son accent ;  
Sa figure, le peint & sa bouche l'exprime ;  
Mais c'est notre cœur qui le sent.

Quelquefois sous sa main & savante & légère,  
Aux touches du piano succèdent les beaux vers,  
Harmonie à l'esprit plus chère :

Les sons de Piccinni se perdent dans les airs,  
Le cœur retient les accens de Voltaire.

De sa bouche naïve organe le plus doux,  
Aucun art jamais ne dispose,

C'est là que sur des fleurs la vérité repose ;  
Et le plaisir en est jaloux.

A la modeste Irène en pleurant je révèle  
Ses traits, son âme, ses talens ;

Je peins ce que j'ai-vû quand j'étois auprès d'elle,  
Plus heureux si j'osois peindre ce que je sens !

( Par M. de Ch. \* )

*Explication de la Charade, de l'Énigme &  
du Logogryphe du Mercure précédent.*

**L**E mot de la Charade est *Bûlot* ; celui de  
l'Énigme est *Souris* ; celui du Logogryphe  
est *Papier*, où l'on trouve *Pape*, *pie*, *xé*,  
*pari*, *Priape*, *air* (l'), *repi*, *ire*, *pipe*,  
*pi*, *rape*, *pire*.

---

 C H A R A D E .

O N chante mon premier ,  
 On plante mon dernier ,  
 On mange mon entier .  
 ( Par M. l Chevalier de Meude-Monpas. )

---

## É N I G M E .

J E couvrois autrefois un casque , un Chevalier ;  
 J'étois une chaînette , ou de fer ou d'acier ;  
 Au temps présent je suis toute autre chose .  
 ( Quelle étrange métamorphose ! )  
 Noir comme violet , en blanc , en incarnat ,  
 J'habille Pontife & Prélat .  
 ( Par M. de Bouffanelle , Brigadier des  
 Armées du Roi. )

---

## L O G O G R Y P H E .

J E dois le jour au Dieu Vulcain ;  
 Quoique toujours au même usage ,  
 Je sers à maint & maint ouvrages  
 Peut-être suis-je sous ta main .  
 Faut-il plus pour que tu devines ?

J'ai sept pieds ; si tu les combines ,  
 Tu dois trouver incontinent  
 Ce qui se gonfle en trop courant ;  
 Un instrument du jardinage ;  
 De la Noblesse un témoignage ;  
 Un des quatre élémens ; un odieux détour ;  
 Ce que le chat poursuit & la nuit & le jour ;  
 Ce qui fleurit en France & qu'à Londre on honore ;  
 Une substance pure & qui nous vint des cieus ,  
 Pour mettre l'homme au rang des Dieux ;  
 Un arbre ailé qui peut verdir encore ,  
 Quand, vainqueur de l'Anglois, de l'envie & des flots  
 Il ramène en nos ports à la fois deux Héros. \*  
 Sans te mettre mon tout en tête,  
 Tu m'as deviné, je m'arrête.

*( Par M. le Chevalier de Blair , Officier  
 au Régiment d'Aquitaine. )*

---

\* Allusion au retour de M. de Suffren en France, sur  
 le vaisseau le *Héros*.



---



---

**NOUVELLES LITTÉRAIRES.**


---

*F I N de l'Extrait du Discours sur  
l'Universalité de la Langue Françoisé.*

**O**N a vu que M. de Rivarol n'a pas porté une analyse assez neuve, assez profonde dans le génie & dans le caractère de notre langue. On peut lui reprocher aussi de n'avoir pas peint nos grands Écrivains de manière à représenter toute l'étendue de leur gloire, à expliquer comment ils avoient soumis une partie du monde à leur langue.

*Bayle plaça le doute aux pieds de la vérité,  
Bossuet la mit elle-même aux pieds des Rois.*

Le doute a disparu lorsqu'on voit la vérité, & c'est une image bien fautive, que de placer le doute aux pieds de la vérité qui le fait disparaître. C'est bien mal représenter aussi la majesté du génie de Bossuet, que de dire *qu'il mit la vérité aux pieds des Rois* : il la fit tonner sur leurs têtes. L'imagination, accoutumée à trembler devant son éléquence, le regarde, en quelque sorte, comme celui de qui relèvent les Rois & les Empires.

*Le grand Condé pleuroit aux vers du grand  
Corneille, & Racine corrigeoit Louis XIV.*

Pourquoi vouloir peindre tout le talent de Racine par l'effet de cinq à six vers de Bri-

tannicus, & par une anecdote tout au moins incertaine ? Le mot sur Corneille est beau ; mais c'est un beau vers de Voltaire.

-Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille.

M. de Rivarol dit de Rousseau : *ce que tout le monde avoit jusqu'ici enseigné aux hommes, il le commandoit, & son impérieuse éloquence se faisoit écouter.*

Quelqu'un qui vouloit flatter M. de Buffon (comme si un grand Homme avoit besoin de la flatterie) lui disoit un jour : *Tout ce que Rousseau a dit pour engager les mères à nourrir leurs enfans, vous l'avez dit avant lui. Nous l'avons tous dit,* répondit M. de Buffon ; *mais il n'appartenoit qu'à Rousseau de le commander & de se faire obéir.*

On voit que la phrase de M. de Rivarol n'est que le mot de M. de Buffon ; mais ce mot est sublime dans la bouche de M. de Buffon, & il ne le seroit pas dans celle de M. de Rivarol, quand il eût été le premier à le dire. Il ne faut rien prendre à personne, mais sur-tout il ne faut pas prendre un trait de modestie à un grand Homme.

M. de Buffon lui-même n'est pas mieux peint par M. de Rivarol.

« Pour écrire l'Histoire grande & calme  
 « de la Nature, Buffon emprunte ses couleurs & sa majesté. Pour en fixer les époques, il se transporte dans des temps qui n'ont point existé pour l'homme, & là son imagination rassemble plus de faits

» que l'Histoire n'en a depuis gravés dans  
 » ses Annales; de sorte que ce qui tou-  
 » choit pour nous aux ténèbres d'une éter-  
 » nité antérieure, se trouve placé par lui  
 » entre deux suites d'événemens comme  
 » entre deux foyers de lumière. »

Il ne peut être vrai que l'imagination de M. de Buffon ait rassemblé plus de faits que l'Histoire n'en a gravé dans ses Annales. Il a rassemblé beaucoup plus de siècles qu'il n'y en a dans toute l'Histoire connue du genre-humain, & infiniment moins de faits que dans la plus courte Histoire du plus petit Peuple. Chacune des époques de M. de Buffon présente des milliers de siècles & un seul fait; on ne sait pas non plus pourquoi M. de Rivarol borne le talent de M. de Buffon à l'Histoire *grande & calme* de la Nature. M. de Buffon fait la peindre dans les orages comme dans le calme; il en a les grâces comme la grandeur. Il est sublime & élevé lorsqu'il parle du cheval & du lion; il est plein de grâces lorsqu'il parle du cigne, & charmant lorsqu'il peint l'oiseau-mouche. Ce qui caractérise même ce grand Écrivain, c'est d'avoir autant de formes & de couleurs que la Nature elle-même, qui est infinie dans la variété de ses couleurs & de ses formes. M. de Céruti a mieux parlé de M. de Buffon; il avoit déjà mieux dit ce que M. de Rivarol semble avoir voulu dire d'après M. de Céruti.

\* Avant lui l'Histoire Naturelle n'étoit

» qu'une laborieuse compilation, une no-  
 » menclature superficielle. Il en a fait une  
 » Science sublime, un Art créateur. Par ses  
 » grandes idées il a rendu la Langue plus  
 » éloquente, & par les grandes images il l'a  
 » rendue plus poétique. Après nous avoir  
 » appris à lire dans le centre du Globe, il a  
 » voulu nous apprendre à lire dans la nuit  
 » des temps. Il a pénétré dans les siècles an-  
 » térieurs à tout ce qui existe; il a parcouru  
 » tout ce vaste espace inhabité jusqu'ici par  
 » la pensée même : ainsi les époques de la  
 » Nature ont servi, si ce n'est à expliquer le  
 » monde, du moins à l'agrandir. L'imagina-  
 » tion se plaît à errer dans les déserts de  
 » l'infini. »

Cela est vrai, net & grand; cela n'est pas indigne de M. de Buffon.

On eût désiré qu'un Discours destiné à  
 expliquer les causes de l'universalité de la  
 Langue Françoisse, eût donné l'exemple des  
 qualités précieuses qui ont mérité cette  
 prééminence à notre Langue; mais M. de  
 Rivarol, qui montre souvent de l'esprit &  
 du talent, a très-rarement un bon style. On  
 est choqué à chaque instant dans son Dis-  
 cours du contraste de l'idée qui est méta-  
 physique & de l'expression qui est d'un faux  
 bel-esprit. M. de Rivarol paroît vouloir que  
 tout soit brillant dans le style; mais il faut  
 que tout éclaire, & non pas que tout  
 brille. Avec le projet de M. de Rivarol on  
 s'accoutume à ne regarder les choses que

sous de petits rapports; on les voit à *facettes*, comme dit Mme de Sévigné; on ne les voit plus dans ces grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses. Cet esprit mince & léger, dit M. de Buffon, ces idées si fines & si déliées ressemblent aux feuilles du métal battu, qui ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité. M. de Buffon juge que rien n'est plus contraire au talent d'écrire.

Il arrive souvent à M. de Rivarol de prendre une analogie de mots pour une analogie de choses.

Il veut justifier la rime de nos vers, & il dit: *Les Anciens n'avoient-ils pas la rime des mesures comme nous la rime des sons?*

On ne sait pas ce que c'est que la rime des mesures. Les Anciens avoient le rythme, & nous avons la rime; mais entre les mots *rime* & *rythme*, il y a quelque rapport de sons, & M. de Rivarol a voulu y trouver un rapport de choses qui n'y est pas.

Il ne lui faut pas même une analogie de mots pour supposer des analogies de choses qui n'existent pas.

*La musique est cachée dans la parole comme la danse dans la marche ordinaire.*

La même chose en effet; mais je voudrois savoir comment les pas que fait un Bourgeois en se promenant aux Tuileries cachent les entrechats & les pironettes que fait le jeune Vestris sur le Théâtre de l'Opéra; comment les paroles que prononce un

Avocat à l'Audience de sept heures cachent les airs si brillans & si pathétiques que chantent Mme Todi; en tout cas si elles les cachent, elles les cachent très bien.

M. de Rivarol prétend que les Langues se corrompent par l'abus des mots figurés; & au moment même qu'il établit cette vérité, il fait cette phrase: *La trame de la perfidie, le creuset du malheur & les autres expressions de ce genre sont comme assises à la porte de chaque profession.*

Des expressions assises à des portes!

*Paris devint le foyer des étincelles répandues chez tous les Peuples de l'Europe.*

Des étincelles partent d'un foyer & ne peuvent pas former un foyer.

*C'est l'Angleterre qui avoit creusé ce vaste bassin (l'Encyclopédie) où doivent se rendre les diverses branches de nos connoissances.*

Le mot de *bassin* réveille l'idée d'un amas d'eau; le mot de *branche* réveille l'idée d'un arbre: ce sont là des images bien mal assorties, & le plus grand abus des figures consiste dans les associations de figures incohérentes.

Les vingt dernières pages du Discours de M. de Rivarol sont presque toujours écrites de ce style, & ce n'est point là le style qui a fait la prééminence de la Langue Française.

Nous croyons que M. de Rivarol écrirait de meilleur goût s'il écrivoit ses propres pensées au lieu de tourmenter les pensées des autres. Quand on emprunte des idées, on veut les

rendre au moins d'une autre manière que l'Ecrivain original, & on les rend d'un style maniéré. M. de Rivarol auroit dû mettre cette cause parmi celles qu'il donne de la corruption des Langues. Ce n'est pas que nous lui reprochions, comme quelques pédants, l'ambition de dire des choses nouvelles dans un style nouveau. Tout homme qui écrit doit avoir cette double ambition, & toutes les deux conviennent à M. de Rivarol, puisqu'il a de l'esprit, & puisqu'il a du talent. On répète sans cesse à notre siècle d'imiter le siècle de Louis XIV; mais un siècle ne doit pas plus imiter un siècle qu'un homme ne doit imiter un homme. Dans la succession des âges, dans le progrès des lumières, on prend nécessairement de nouvelles manières de voir, de nouvelles manières de sentir, & les hommes de talent qui ont toujours l'œil attaché sur ces tableaux mobiles, doivent en rendre les changemens dans leur style. Le style de Tite-Live devoit être élégant, développé; il étoit au moment de la naissance du bon goût & des lumières. Le style de Tacite devoit être serré, profond, énergique & audacieux; il étoit au moment où l'on fait un usage plus hardi de la Langue, parce qu'on la connoît mieux; où l'on réduit en une vérité générale & profonde une multitude de vérités, où l'on resserre en une phrase ce qui a été dit dans des pages, & en une expression ce qui a été développé dans des phrases. Ce sont deux Ecrivains de gé-

nie ; mais Tacite est le génie d'un siècle où l'esprit général a fait plus de progrès.

Le Père Rapin trouvoit l'affectation de la profondeur dans Tacite ; c'est que le Père Rapin, qui vivoit dans le siècle de Louis XIV, étoit dans le siècle qui correspond au siècle de Tite-Live. S'il eût vécu dans notre siècle, qui correspond davantage à celui de Tacite, il eût trouvé que la profondeur de cet Historien est une profondeur naturelle, & n'a rien d'affecté. Racine en jugeoit autrement que le Père Rapin ; c'est que Racine, comme tous les Hommes de génie, voyoit au-delà de son siècle, & qu'il devoit, pour ainsi dire, les manières de voir & de sentir qui devoient être naturelles au nôtre.

Qu'on rapproche les grands Écrivains de notre siècle dont les talens sont d'ailleurs les plus divers, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Buffon, &c. &c., on leur trouvera à tous quelque chose de commun : une sagacité plus étendue qui ne se contente pas de saisir les choses telles qu'elles sont, mais qui remonte aux causes, qui pénètre dans les effets ; l'art de rapprocher sans effort des choses que l'esprit humain n'avoit pas songé à considérer ensemble : un certain mélange des vûes des sciences naturelles, du ton & de la connoissance du monde, de l'éclat & de l'imagination des Beaux Arts. Dans ce mélange le talent du style a quelquefois perdu de sa pureté, de son élégance ; plus souvent encore il s'est élevé à des beautés supérieures

& inconnues, & très-certainement l'esprit humain s'en est agrandi. Auroit on voulu que Montesquieu eût pris Bossuet pour modèle, & M. de Buffon Fénelon? Mais alors au lieu de quatre grands Écrivains nous n'en aurions eu que deux; au lieu de deux siècles nous n'en aurions eu qu'un. Non, le génie a son modèle en lui-même, & ne va pas le chercher hors de lui: il peut & il doit se former sur les talens qui l'ont précédé; mais quand il s'est formé, il ne regarde que lui, & ses Ouvrages sont des copies éternelles de lui-même. Il est des loix & des qualités immuables pour le style, la vérité, la convenance, la clarté, &c. &c.; celles-là doivent être les mêmes dans tous les siècles pour que le style soit *bon*: il en est de mobiles, pour ainsi dire, & qui doivent changer avec les siècles, sous peine de les ennuyer tous: telles sont l'élévation, la profondeur, la finesse, la couleur, toutes ces qualités qui constituent proprement le talent, & qui font qu'un style n'est pas seulement *bon*, mais *beau*. C'est peut-être pour n'avoir pas fait assez nettement cette distinction entre ce qui doit être immuable pour être *bon*, & ce qui doit varier continuellement pour être *beau*, que des Critiques qui ont du goût, mais un goût transmis, ont attaqué les hommes supérieurs qui portent dans le style des beautés & des expressions nouvelles: ils ont voulu proscrire tantôt toutes les expressions prises des